L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 FEVRIER 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET D'UNE TOMBE.

PAR

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

TROISIEME PARTIE.

LE FILS.

(Suite.)

—Ah ça! qu'est-ce que tu dis donc, Clarisse? demanda-t-il.

—Ah! c'est vrai, répondit la servante, en jetant sur la jeune fille un regard venimeux, vous ne savez rien encore. Apprenez donc que mademoiselle.... Mais regardez donc si on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession. Eh bien, voilà : mademoiselle avait pour amant cette espèce de rapin qui venait si souvent ici. Mais, à présent, c'est le secret de Polichinelle : tout le monde sait ça à Montthéry. On les a vus s'embrasser à pleine bouche, c'était scandaleux.

—Et l'on ne m'a pas dit ça! hurla l'ivrogne de sa voix enrouée.

—On ne voulait pas vous faire de la peine.

—C'est donc vrai, ça, dis, Georgette?

—Mon père, il est des injures auxquelles je ne réponds que par le mépris. M. Paul Lebrun est honnête et loyal; non seulement il n'a pas été mon amant, mais il ne m'a jamais dit une parole inconvenante; votre servante nous calomnie tous les deux, ne sachant quelle bave jeter sur moi.

Ces paroles rendirent la servante furieuse.

—Je vous calomnie si peu, riposta-t-elle rugissante, que si M. Reboul s'était donné la peine de vous surveiller, il aurait pu vous voir, la nuit, vous glisser dans la chambre de votre amant ou lui dans la vôtre.

—Vous êtes une misérable! s'écria la jeune fille rouge d'indignation; tout ce que vous dites est infâme!

—Voyez-vous ça, mademoiselle se rebiffe et prend ses grands airs! Oh! la, la!... Faudrait pourtant pas être si fière, la belle mijaurée, vous que vos parents ont abandonnée sur le fumier d'une écurie.

Au fait, qu'est-ce que c'était que vos parents, des pas grand'chose, bien sûr; c'est bien le cas de dire : telle mère, telle fille.

Georgette ne se donnant pas la peine de répondre à cette fille immonde, elle continua :

—Il n'y aurait pas encore trop à dire si l'artiste revenait; il faisait des dépenses dans la maison et payait bien; c'était un excellent client; mais ni ni, c'est fini, bien fini.... Comme d'autres qui ne reviennent plus, parce que mademoiselle la princesse.... on ne le reverra plus; faut pas croire que c'est amusant pour un homme de se trouver nez à nez avec une.... je ne sais quoi, dont il a assez et qui ne veut pas le lâcher.

—Mon père, mon père, dit Georgette d'une voix oppressée, ayant un sanglot dans la gorge, pouvez-vous entendre froidement, sans colère, toutes ces injures qui me sont adressées! Mais vous n'avez donc plus aucune volonté, vous êtes donc absolument l'esclave de cette horrible fille!

—Vous avez entendu, monsieur Reboul, s'écria Clarisse, elle m'insulte, elle vous insulte aussi; vous devez exiger qu'elle nous demande pardon!

—Hein, quoi? fit l'aubergiste, dont l'ivresse commençait à envahir le cerveau.

A vrai dire, cette dispute le fatiguait.

Il avala une nouvelle gorgée d'eau-de-vie et, regardant stupidement la servante :

—Qu'est-ce que tu dis, toi?

—Je dis qu'il faut qu'elle demande pardon.

—Clarisse a raison, Georgette, tu dois demander pardon.

—Pardon de quoi? fit la jeune fille, d'avoir été traînée dans la boue par cette misérable servante, plus maîtresse que vous dans votre maison, sans que vous ayez eu le courage de lui imposer silence?

—Coquine! rugit l'abergiste, menaçant Georgette du poing.

Il voulut se lever; mais déjà alourdi par l'ivresse, à peine debout il chancela et, en retombant sur son siège, il communiqua une forte secousse à la table; la bouteille d'eau-de-vie et le verre allèrent se briser sur le carreau.

Alors il eut un épouvantable accès de fureur.

—Demande pardon à genoux! hurla-t-il.

Et comme la jeune fille demeurait immobile, regardant avec une douloureuse pitié cet être dégradé, avili, la servante lui appesantit ses grosses mains sur les épaules, essayant de la faire tomber sur ses genoux.

Mais Georgette repoussa l'odieuse fille avec une vigueur que celle-ci ne lui soupçonnait pas.

Clarisse se redressa furibonde. Ses cheveux s'échappaient en désordre de sa coiffe; elle avait la bouche écumante, les yeux lui sortaient des orbites.

—Ah! c'est ainsi, grogna-t-elle, tiens!

Et elle abattit sa large main rouge sur la figure de la jeune fille.

Celle-ci eut un instant la tentation de répondre à cette brutale attaque; mais elle se contint, jugeant indigne d'elle de se commettre avec cette hideuse maritorne.

L'aubergiste était parvenu à se dresser debout et à se tenir sur ses jambes.

—Va-t-en! cria-t-il, menaçant Georgette de ses poings crispés, va-t-en, j'ai assez de toi ici!

—Vous me chassez, mon père?

—Oui, je te chasse, je te chasse!

—C'est bien, vous me rendez bien pénible la résolution que j'aurais prise ce soir même de quitter votre maison.

—Enfin, ça y est! murmura la servante reptile.

Elle reprit à haute voix :

—Ah! il y a longtemps que tu aurais dû la prendre la résolution de t'en aller d'ici. Bon voyage, ou ne te regrettera pas. Si M. Reboul peut avoir un regret, c'est de ne pas t'avoir laissée porter autrefois dans l'asile des bâtards, de tous ceux qu'on ramasse au coin d'une borne.

Georgette n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Regardant l'ancien vannier avec une expression de douleur profonde :

—Monsieur Reboul, dit-elle, je vais vous quitter avec la conscience d'avoir rempli envers vous tous mes devoirs. Je veux oublier que vous avez été dur pour moi, que vous m'avez sacrifiée à une créature qui est entrée ici pour votre malheur, afin de ne me souvenir que des titres que vous avez à ma reconnaissance.

L'enfant abandonnée, recueillie par vous, — ah! vous étiez bon alors!—ne perdra jamais la mémoire des jours heureux qu'elle a passés à la Palud auprès de vous et de maman Jacqueline.

Hélas! en partant, je porte de tristes pressentiments sur l'avenir; Dieu veuille qu'ils ne se réalisent jamais et que vous n'ayez pas à regretter amèrement d'avoir mal placé votre confiance.

—Amen! dit la servante en ricannant.

Elle avait atteint son but, elle triomphait.

Reboul n'avait pas paru entendre le simple et touchant adieu de Georgette. La face congestionnée, la lèvre inférieure pendante, il regardait d'un air stupide la place où, quelques instants auparavant, il avait devant lui son verre et la bouteille de ce funeste liquide qui l'abrutissait.

Georgette prit un bougeoir dont elle alluma la bougie, puis, d'un pas très calme, elle gagna sa chambre et fit ses préparatifs de départ. Ce ne fut pas long : une robe, un mantelet et un peu de linge, enveloppés dans une serviette, c'était tout ce qu'elle voulait emporter de cette maison.

Elle prit dans un tiroir quelques pièces de monnaie blanche, qu'elle mit dans sa poche. Elle n'avait que cela d'argent, car jamais, depuis la mort de sa femme, Reboul n'avait songé à lui en donner.

Avant de sortir de sa chambre, de quitter cette maison où elle ne devait plus revenir, elle éprouva une violente émotion. Sa tête s'inclina sur sa proitrine et des larmes jaillirent de ses yeux.

Elle pensait à la bonne Jacqueline, qui l'avait élevée, qui l'avait tant aimée.

Elle lui demandait pardon de quitter son père adoptif, mais elle ne pouvait plus rester et, d'ailleurs, il l'avait chassée. Elle lui avait été dévouée autant qu'elle pouvait l'être. Malgré les mauvaises paroles, les duretés, les brutalités, elle avait puisé la force dans la promesse faite au lit de mort de Jacqueline, et tenu bon jusqu'au bout.

Si les âmes des morts qui sont au ciel peuvent voir ce qui se passe sur la terre, l'âme de Jacqueline savait ce que la pouvre Georgette avait eu à souffrir depuis que la chère défunte n'était plus là pour la consoler, sécher ses larmes.

Pensant toujours à sa mère adoptive, la jeune fille s'agenouilla pieusement, joignit les mains et, les yeux levés vers le ciel, fit une courte prière.

Alors, il lui sembla entendre une voix douce, venant d'en haut, qui lui disait :

—Va, pauvre enfant, je ne suis pas inquiète sur ta destinée, elle sera heureuse!

Elle se releva réconfortée, essuya ses yeux et son visage, prit son petit paquet, éteignit la lumière, sortit de la chambre qui n'était plus la sienne, descendit sans bruit l'escalier et, par une porte ouvrant sur la cour de l'auberge, gagna la rue.

La nuit était noire et la ville mal éclairée par le gaz. Mais cela importait peu à Georgette. Elle n'avait pas peur des ténèbres.

Le café, à présent, était éclairé : trois ou quatre personnes y étaient entrées pour faire une partie de billard; la jeune fille, avant de s'éloigner, entendit le choc des billes dans un carambolage.

Elle monta la rue d'un pas lent, hésitant, rasant les murs des maisons, cherchant l'ombre, se faisant petite; elle ne tenait pas à être reconnue des passants.

Où allait-elle?

Elle n'avait pas oublié que M. et Mme Delmas lui avaient dit plusieurs fois :

"Si un jour vous étiez forcée de quitter l'auberge, venez chez nous, vous y recevtez un accueil amical."

La première pensée de Georgette avait été d'aller demander asile à ces braves gens. Devant la porte de leur petite maison, elle s'arrêta. Elle allait leur causer bien du dérangement; il était déjà tard, la pauvre paralytique devait être couchée et la femme de ménage n'était plus là.

Georgette se disait aussi que si les époux Delmas lui donnaient l'hospitalité, ce ne serait pas pour une nuit; ils voudraient la retenir, la garder toujours, quand elle voulait absolument s'éloigner de Montthéry, de cette petite ville bavarde qui, maintenant, lui déplaisait et où elle serait constamment exposée à se retrouver en face de la misérable servante d'auberge, bien capable de l'injurier en pleine rue.

Elle ne sonna pas à la porte. Cependant, si elle eût entendu la voix des enfants, ses petits amis, peut-être serait-elle entrée. Mais un profond silence régnait dans la maison; sans doute, Germaine et Henri, déjà couchés, dormaient.

Elle revint sur ses pas, marchant plus vite, et, bientôt, s'enfonça dans la ruelle étroite et sombre qui, par une pente très accusée, conduisait hors de la ville.

Arrivée au bout de la ruelle, Georgette s'arrêta encore. Un soir, Paul l'avait accompagnée jusque-là; à cette place où elle se trouvait, ils s'étaient serré les mains et embrassés avant de se quitter. Qui donc avait pu les voir!

Elle poussa un long soupir, essuya deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, jeta un dernier regard sur les hauteurs de Montthéry, puis s'élança dans la campagne noire, voyant à peine sous ses pieds la route blanche.

XX

LES ÉLOGES DE GEORGETTE.

Le sculpteur sur bois s'était levé de très bonne heure; le jour commençait à peine quand il prit une voiture pour se faire conduire à la gare d'Orléans.

La veille, en dînant, il avait dit à son fils :

—Demain, j'irai à Montthéry.

—Merci, mon père, avait simplement répondu le jeune homme.

Puis, comme le sculpteur n'était pas sûr d'être de retour pour midi, il avait été convenu que Paul préviendrait sa concierge et se ferait servir par elle à déjeuner dans son atelier.

.....

Mme Delmas était à demi étendue sur la chaise longue à laquelle l'enchaînait sa douloureuse infirmité.

Dans la pièce à côté, les enfants étudiaient leur leçon.

La paralytique tenait un sarrau d'enfant déchiré en plusieurs endroits, mais il pendait à sa main gauche inerte, et l'aiguille restait inactive entre ses doigts.

C'est qu'à ce moment une préoccupation pénible absorbait sa pensée.

Un coup de sonnette la fit tressaillir.

—Serait-ce déjà mon mari? se dit-elle : alors il a appris quelque chose en chemin.

La femme de ménage entra dans la chambre.

—Madame, dit-elle, c'est un monsieur qui demande M. Delmas.

—Vous lui avez dit que M. Delmas était sorti?

—Oui, madame : alors il fait demander à madame si elle veut le recevoir. Voici sa carte.

Mme Delmas jeta les yeux sur la carte et ne put retenir un cri de surprise, en lisant :

AUGUSTE LEBRUN

Sculpteur sur bois

—Faites entrer ce monsieur, dit-elle.

Le visiteur fut introduit et, en la saluant, il jeta un regard profondément observateur sur la malade qui, de son côté, en faisait autant.

De part et d'autre, l'impression fut également favorable.

Mme Delmas était frappée du cachet de franchise et de loyauté que présentait la physionomie du sculpteur sur bois, et lui de la bonté que reflétait cette figure dont les souffrances n'avaient pas altéré la douce sérénité.

De la main, Mme Delmas indiqua un siège au visiteur.

—Veuillez m'excuser, monsieur, dit-elle, si je ne me dérange pas : vous le voyez, je suis condamnée à l'immobilité.

Elle avait accompagné ces paroles d'un sourire résigné.

—Mais, madame, répondit Lebrun, c'est à moi de m'excuser de venir troubler votre tranquillité. J'ai pensé que M. Delmas étant absent, vous voudriez bien le remplacer. Mon nom ne vous est pas inconnu.

—Je sais, en effet, que M. Lebrun est un sculpteur sur bois de grand mérite et que son fils, artiste peintre, est un jeune homme de beaucoup d'avenir.

Le sculpteur s'inclina.

—Mais, madame, répliqua-t-il, ce n'est pas à ce seul titre que vous connaissez mon fils.

—Non, monsieur, je sais aussi quel lien d'attachement existe entre lui et Mlle Georgette.

—Alors, madame, vous ne devez pas être beaucoup surprise de la démarche d'un père qui ne peut voir sans appréhension son fils s'engager dans une voie qui décidera de son avenir.

—Je la comprends d'autant mieux, que mon mari et moi avons agi de même pour Mlle Georgette; nous sommes allés aux informations, et je ne vous dissimulerai pas qu'effrayés de la disproportion de rang et de fortune qui sépare ces deux jeunes gens, nous avons essayé d'éloigner la pensée de Georgette de votre fils : alors nous ne savions pas que, déjà, l'amour avait jeté dans le cœur de la pauvre jeune fille de profondes racines.

—Vous avez accompli un devoir, madame.

—Mais nous avons fait souffrir la pauvre enfant, son cœur était brisé. Georgette a l'âme fière, monsieur; la seule idée qu'on pût la soupçonner d'avoir des pensées contraires à la dignité de son caractère la révolterait.

Elle ne se serait jamais consolée de son rêve évanoui; sans se plaindre elle aurait courbé la tête. Mais M. Paul lui a rendu la confiance; elle a en lui une foi absolue; il lui a dit d'espérer, elle espère; tout ce qu'il lui a promis, elle l'attend, et je ne crains pas d'affirmer devant vous, monsieur, qu'elle en est digne.

—Madame, dit Lebrun, j'ai reçu les confidences de mon fils, comme vous avez reçu celles de votre protégée, et j'ai pu me convaincre de la sincérité de ses sentiments; j'ai vu que son amour était inébranlable.

Le visage de Mme Delmas, qui jusqu'alors avait gardé l'empreinte de l'inquiétude, dans l'ignorance où elle était des intentions de Lebrun, s'éclaira subitement.

—Je vois, madame, reprit le sculpteur en souriant, que mon fils ne pouvait trouver pour défendre sa cause, un avocat plus sympathique que vous.

—J'ai un fils, monsieur, et mon désir le plus ardent est qu'il pûisse trouver un jour pour en faire sa femme, une jeune fille aussi accomplie que Georgette.

—Voilà des paroles qui disent beaucoup, madame.

—Mais peut-être pas assez pour vous, monsieur, qui avez le droit de bien connaître celle sur laquelle votre fils a fixé son choix.

La paralytique se souleva avec effort pour donner à son corps une position plus commode.

—Il y a déjà longtemps, reprit-elle, que nous nous sommes fait une douce habitude de voir Mlle Georgette.

C'était jour de fête à Montthéry; on y était venu des localités voisines et de plus loin. Les rues ne suffisaient plus à la circulation : c'était un bruit assourdissant de toutes sortes d'instruments appelant la foule aux baraqués des saltimbanques, aux manèges des chevaux de bois.

Mes deux enfants étaient à la maison, bien tristes de ne pouvoir se mêler à la fête dont le tapage arrivait à leurs oreilles. Mon mari était retenu par ses occupations—il y avait concours de gymnastique et de Sociétés musicales—et moi, hélas! moi, je ne pouvais pas bouger.

Une voisine s'offrit pour les conduire, je les lui confiai; c'était une imprudence, car cette femme ne veille pas sur eux comme elle aurait dû le faire.

Dans une de ces poussées qui se produisent au milieu de la foule marchant en sens inverse, elle fut séparée de mes enfants. Perdus, pressés dans cette masse mouvante où se mêlaient des paysans vinés, des bestiaux revenant du champ de foire, heurtés, bousculés, menacés à chaque instant d'être écrasés, ils se tenaient par la main et poussaient des cris de désespérés. Une jeune fille les aperçut, fendit la foule, les dégagea, les consola et me les ramena. C'était Mlle Georgette.

Le soir mon mari me dit qu'il l'a connaissait, la voyant au "Faisan doré", où il allait de temps à autre lire les journaux. Il avait été non seulement frappé de sa beauté, mais surtout de sa douceur et du tact avec lequel elle savait se faire respecter de tous.

Ce fut le point de départ de nos relations. Elle avait besoin d'affection, elle sentait qu'elle était aimée ici, nous la revîmes souvent.

Quand elle fut retenue auprès du lit de sa mère adoptive, qu'elle soigna avec un admirable dévouement, son absence laissa un vide parmi nous. Elle revint : nous nous efforçâmes d'adoucir sa douleur, car la mort de sa maman Jacqueline avait été un coup terrible pour elle. Plus tard, nous eûmes à la consoler des brutalités de l'aubergiste et des grossières insolences d'une servante qui l'avait prise en haine.

—C'était lui rendre un grand service, madame, et vous avez bien droit à toute sa confiance.

—Ah! monsieur, comme elle nous payait bien de notre amitié pour elle! Si vous saviez quel charme elle apportait dans notre maison. Sans être très instruite, elle a cependant l'esprit cultivé et une élévation de sentiments qu'on rencontre rarement chez une jeune fille.

Nous avons eu quelque peine à vaincre sa timidité, mais dès qu'elle fut à l'aise avec nous, elle nous séduisit par la vivacité de ses reparties, la finesse de ses observations, la solidité de son jugement.

—C'est là, monsieur, à cette place où vous êtes, qu'elle s'asseyait, et, quand elle s'en allait, je m'étonnais de la rapidité avec laquelle le temps s'était écoulé.

Le sculpteur sur bois se sentait ému; l'admiration qu'exprimait Mme Delmas se communiquait à lui.

—Madame, dit-il, vous me faites comprendre la violence de l'amour qu'elle a inspiré à mon fils.

—Mes enfants, monsieur, se sont pris pour elle d'une affection dont d'autres mères auraient peut-être été jalouses.

Mlle Georgette aurait fait une admirable institutrice : elle a la patience, la douceur, la persévérance que réclament ces délicates fonctions, elle a dans la voix un charme irrésistible; c'est par le cœur qu'elle s'adresse à l'intelligence et qu'elle obtient des résultats qui surprennent.

Aussi quelle heureuse influence elle a exercée sur mes enfants! Ils avaient des défauts dont je ne parvenais pas à les corriger; où la mère avait échoué, Georgette a réussi. Henri était porté à la paresse, il est devenu studieux et travailleur; Germaine avait un caractère boudeur, se montrait souvent entêtée; aujourd'hui son humeur est toujours égale, et je n'ai qu'à me louer de sa docilité.

Quand ils voyaient venir leur bonne amie, leurs fronts rayonnaient de joie : ils l'aiment tant!

Mme Delmas se tut, semblant se recueillir pour continuer.

En ce moment, la porte de la chambre voisine s'ouvrit et deux charmantes têtes blondes se montrèrent.

—Entrez, mes enfants, dit Mme Delmas.

Henri et Germaine s'avancèrent d'une marche lente, indécise; il y avait de la tristesse dans leurs regards.

—Deux adorables enfants, madame! fit Lebrun.

Mes petits amis, continua-t-il, voulez-vous m'embrasser?

Henri vint mettre un baiser sur la joue du monsieur et Germaine lui présenta son front.

Lebrun, espérant les dérider, leur dit :

—Il paraît que vous l'aimez beaucoup, beaucoup, votre bonne amie Georgette.

Le résultat ne fut point celui qui était attendu.

Henri se mit à fondre en larmes et Germaine éclata en sanglots.

—Mon Dieu, que leur ai-je fait? Est-ce que je les ai effrayés? s'écria le sculpteur, qui ne comprenait rien à cette explosion de douleur.

—Non, monsieur Lebrun, répondit Mme Delmas; vous venez involontairement de raviver leur gros chagrin. Mlle Georgette est partie, on n'a pu la leur cacher. J'allais vous apprendre que Georgette avait quitté Montthéry, lorsque les enfants sont entrés; vous voyez, ils ne peuvent se consoler.

—Partie, partie! répéta Lebrun; et moi, qui allais vous prier de l'envoyer chercher.

—Oui, monsieur, elle s'en est allée.

—Quand cela?

—Hier soir.

—Sans vous avertir?

—Sans nous avertir; mais je ne l'accuse pas, la chère enfant; il était près de neuf heures, paraît-il, et, bien sûr, elle n'a pas osé venir nous déranger.

—On sait où elle est allée?

—Hélas! non. C'est afin d'apprendre quelque chose que mon mari est sorti.

Il se fit un silence de quelques instants pendant lequel on n'entendit que les sanglots des deux enfants. La mère les avait attirés vers elle et les pressait contre sa poitrine. Elle même se sentait si triste qu'elle ne trouvait pas de paroles pour les consoler.

Le sculpteur sur bois était atterré.

Soudain, on entendit le bruit de la porte sur la rue se refermant.

—C'est mon mari qui revient, dit la paralytique.

Puis, mettant un long baiser sur le front de son fils et sur celui de sa fille :

—Ne vous désolez pas, mes enfants, leur dit-elle, on la retrouvera; ce monsieur nous y aidera : vous ne le connaissez pas, ce monsieur, c'est le papa de M. Paul, qui est aussi votre ami. Maintenant et en attendant, mes chéris, retournez dans votre chambre.

Ils obéirent, mais comme ils avaient le cœur gros!

M. Delmas entra, très sombre. Trouvant chez lui un étranger, il fut surpris; mais il salua Lebrun, qui s'était levé.

—Mon ami, lui dit sa femme, je te présente M. Lebrun, le père de M. Paul, qui est venu pour nous parler de Georgette.

—Est-ce que vous l'avez vue, monsieur? demanda vivement le secrétaire de la mairie.

—Hélas! non, monsieur, j'apprends à l'instant qu'elle a quitté Montthéry hier soir, très tard.

—Oui, elle est partie probablement à la suite d'une scène horrible. Oh! cette servante, cette misérable! C'est elle qui a en partie raconté à sa manière, bien entendu, ce qui s'est passé... Enfin l'aubergiste aurait chassé Georgette.

—Et elle n'est pas venue se réfugier chez nous? dit Mme Delmas.

—Assurément, c'est ce qu'elle aurait dû faire.

—Mais ne sait-on pas, à présent, de quel côté elle s'est dirigée? demanda le sculpteur.

—Je suis allé à la gare, où j'ai acquis la certitude qu'elle avait pris le train pour Paris.

—A quelle heure?

—A neuf heures et demie.

—Alors, si elle s'est rendue à Paris, elle y est arrivée vers onze heures.

—Oui, moins quelques minutes. Tout à l'heure, quand ma femme m'a dit que vous étiez monsieur Lebrun, la pensée m'est venue que Georgette était allée vous demander asile et que vous étiez venu à Montthéry afin de nous rassurer sur le sort de la pauvre enfant.

—Est-ce qu'elle avait mon adresse?

—Oui, elle sait que vous demeurez rue Saint-Maur.

Lebrun resta un moment silencieux et reprit :

—Elle ne pouvait passe présenter chez moi, ne sachant pas comment elle y serait reçue.

—C'est vrai, monsieur. Et puis, elle ne se serait pas permis.

—Avait-elle aussi l'adresse de l'atelier de mon fils?

—Oui, monsieur.

—Oh! dans ce cas, rassurons-nous; en arrivant à Paris elle s'est rendue au boulevard de Clichy. Seulement, elle n'y a pas trouvé mon fils; mais la concierge de la maison, une brave et excellente femme, l'a bien accueillie.

—Ah! monsieur, dit la paralytique, nous éprouvons un grand soulagement.

Il y eut un silence.

—Les choses devaient en venir là, reprit M. Delmas; il y a longtéms que je prévoyais que Georgette serait forcée de quitter cette maison devenue pour elle un véritable enfer.

Le souvenir de sa mère adoptive l'attachait à cet indigne Célestin Reboul; mais, si courageuse qu'elle fût, elle ne pouvait plus supporter tant d'avanies; elle était à bout de force et de patience. Oh! le misérable aubergiste, il mourra un jour dans un accès de delirium tremens!

—C'est donc un bien méchant homme?

—C'est surtout un ivrogne, un alcoolisé. Il n'était pas comme cela autrefois. C'est une servante, une fille de rien qui l'a perdu. Il est devenu le lâche et vil esclave de cette misérable, envieuse et jalouse, qui avait juré de faire chasser Georgette. Elle y a réussi, c'est fait.

—Tout cela est infâme! s'écria Lebrun, dont la généreuse nature était toujours révoltée contre l'abus de la force employée à opprimer le faible.

—Oui, monsieur, infâme et lâche; car la persécution était préméditée, calculée. Que de fois nous avons vu venir ici Georgette les yeux rouges et encore toute tremblante à la suite d'une scène affreuse provoquée par la perversité de la servante et l'abrutissement de l'aubergiste! J'admirais sa patience, mais, comme je le disais tout à l'heure, la mesure était comble.

Le sculpteur sur bois était très ému. Il se leva et serra avec effusion la main du secrétaire de la mairie.

—Monsieur Delmas, dit-il, permettez-moi de vous remercier, ainsi que Mme Delmas, en mon nom comme en celui de mon fils, et de vous considérer à partir de ce jour comme un ami.

—Oh! monsieur....

—L'enthousiasme de mon fils, continua Lebrun, avait fortement ébranlé ma défiance, vous avez achevé, madame et monsieur, de gagner auprès de moi la cause de Mlle Georgette. Elle sera la femme de Paul Lebrun.

Malheureusement, elle est sans nom, sans famille.

—Elle n'en est pas responsable.

—Sans doute. Je ne vous le cache pas, le triste entourage au milieu duquel elle vivait m'avait effrayé.

—Il n'était pas beau, en effet, monsieur; mais Georgette n'en a que plus de mérite à être restée telle que toutes les mères de famille pourraient la proposer pour modèle à leurs filles.

—C'est mon opinion. Quant à sa pauvreté, elle n'a jamais été un obstacle à mes yeux, les garanties de bonheur qu'elle offre à mon fils pouvant se passer d'une dot.

Mais je vous quitte, j'ai hâte de rentrer à Paris avec l'espoir que je trouverai ensemble nos deux amoureux.

—Permettez-moi, monsieur Lebrun, de vous accompagner jusqu'à la voiture.

—Bien volontiers.

Mme Delmas rappela les enfants. Le sculpteur les embrassa, leur promit qu'il leur donnerait bientôt des nouvelles de leur bonne amie, serra la main de la paralytique et sortit avec M. Delmas.

Pour se rendre au bureau de l'omnibus, il fallait passer devant l'auberge du "Faisan doré". Des voisins étaient sur le pas de leurs portes; une quinzaine de personnes formaient attroupement et parlaient avec animation en regardant l'établissement de l'ancien vannier.

Lebrun put saisir des paroles de colère, des imprécations dirigées contre l'aubergiste et sa servante.

Un carreau brisé par une pierre indiquait que l'hostilité ne s'était pas seulement traduite par des paroles.

Une fruitière, qui demeurait en face de l'auberge, arrêta le secrétaire de la mairie.

—Monsieur Delmas, lui demanda-t-elle, savez-vous ce qu'est devenue Mlle Georgette?

—Je sais qu'elle est partie, rien de plus.

—Pauvre demoiselle, tout le monde la plaint; elle n'avait que des amis à Montthéry; aussi il faut voir comme on arrange ce Reboul et sa coquine de servante. Le croiriez-vous, monsieur Delmas, hier soir, pendant la scène, cette sale fille a frappé Mlle Georgette en plein visage! Ça, ce n'est pas un "on dit", je l'ai vu de mes yeux, par la croisée.

Et l'ivrogne l'a chassée, chassée comme une mendiante!

Ça fend le cœur de penser que cette belle jeune fille si bonne, si sage, si honnête, est jetée sur le pavé, comme une rien du tout.

—Que voulez-vous, dit M. Delmas, elle ne pouvait plus rester dans cet enfer.

—Oh! ça, c'est bien vrai.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Quand ils arrivèrent au bureau de l'omnibus, on attelait les chevaux.

Avant de se quitter ils se serrèrent la main.

—Au revoir, monsieur Delmas, dit Lebrun.

—Au revoir; mais n'oubliez pas que nous attendons ici des nouvelles avec impatience.

Un instant après l'omnibus descendait la côte à fond de train, se dirigeant vers la gare.

XXI

PARIS LA NUIT.

Il était près de midi lorsque le sculpteur sur bois rentra à Paris.

Dans la cour même de la gare, sans songer qu'il avait l'estomac vide, n'ayant bu qu'un verre de vin blanc, en mangeant un croissant de dix centimes, il sauta dans un coupé et dit au cocher :

—Je vous prends à l'heure,—4, boulevard de Clichy.

La voiture partit au bon petit trot du cheval, traversa la Seine sur le pont d'Austerlitz pour suivre les quais jusqu'au Palais-Royal prendre la belle et large avenue de l'Opéra et monter vers la place Blanche par la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue Blanche.

Le véhicule s'arrêta, Lebrun sauta sur le trottoir, entra dans la maison, salua la concierge d'un sourire en passant devant la loge et grimpa l'escalier. Il était tout heureux et comme rajeuni de vingt ans, le bon sculpteur sur bois. A la porte de l'atelier il s'arrêta et, curieusement, tendit l'oreille. Un père peut se permettre certaines indiscrétions. Il s'attendait à entendre un bruit de voix ou, en se rappelant sa jeunesse, un bruissement de baisers. Rien. Pas même un chuchotement. Silence profond dans l'atelier.

Cela le surprit. Il tourna le bouton de la porte, ouvrit et entra, si doucement que son fils, qui tournait le dos à la porte, ne l'entendit pas. Le regard de Lebrun parcourut l'atelier. Paul était seul. Il avait fini de déjeuner, il prenait son café et fumait un cigare en rêvant. Le père eut une sensation douloureuse et pâlit.

Il s'avança. Le jeune homme se retourna, puis se dressa d'un seul mouvement en s'écriant joyeusement :

—Ah! mon père!

Prêt à sauter au cou du vieillard, il resta immobile, tout interdit, effrayé de la pâleur et de l'altération des traits du sculpteur.

—Mon père, qu'avez-vous? s'écria-t-il.

Lebrun aussi interrogeait, disant :

—Est-ce que tu n'as pas vu Georgette?

—Mais, mon père, fit Paul, singulièrement surpris, c'est à moi à vous faire cette question; ne venez-vous pas de Montthéry?

—Ah! la malheureuse enfant, s'écria Lebrun, que peut-elle être devenue!

A son tour, le jeune homme devint affreusement pâle.

—Au nom de Dieu, mon père, dit-il d'une voix étranglée, que signifient vos paroles?

—Hier soir, il y eut à l'auberge du "Faisan doré" une scène épouvantable à la suite de laquelle Georgette est partie, chassée par son père adoptif.

—Mon Dieu! mais où est-elle allée?

—M. Delmas s'en est informé; à neuf heures et demie du soir elle a pris à la gare le train pour Paris; j'accourais ici, mon ami, pensant la trouver auprès de toi.

—Ah! s'exclama le jeune homme éperdu, bouleversé dans son être, seule, au milieu de la nuit, dans Paris qu'elle ne connaît pas, où elle n'était jamais venue! mon père un accident, un malheur est arrivé à Georgette!

—Ne pense pas cela, calme-toi!

—Mon père, mon père, nous ne pouvons pas rester ainsi, il faut savoir....

—Comment?

—Ah! je ne sais pas, je ne sais pas!

Le jeune homme était comme fou; il serrait sa tête dans ses mains tremblantes, il se tordait les bras de douleur et de désespoir, il poussait de sourds gémissements.

—J'ai une idée! s'écria tout à coupé le sculpteur : viens, Paul, viens, j'ai une voiture en bas.

Sans demander aucune explication, le jeune homme prit son chapeau et tous deux s'élancèrent hors de l'atelier. Ils passèrent comme une trombe devant la loge, sous les yeux ébahis de la concierge, et se jetèrent dans le